

« Car crois en Dieu si feras bien » : polémique religieuse dans *l'Expositio persica* de Georges de Pisidie et dans *l'Eracle* de Gautier d'Arras

Tivadar Palágyi

ELTE Institut d'Études Romanes

Introduction

L'empereur Héraclius, aux dires des historiens et des poètes byzantins, rapporta – après sa victoire remportée sur les Perses sassanides – la Vraie Croix à Jérusalem. Le cadre de ce récit est fourni par les guerres entre Byzantins et Perses sassanides dans la première moitié du règne d'Héraclius (610–641). Ces guerres culminent par la victoire byzantine à Ninive en 627, suivie du détronement du roi des rois Chosroès II, et de la dissolution progressive de l'Empire sassanide en proie aux invasions musulmanes. L'année 628 marque le retour à Jérusalem de la relique de la Sainte Croix que les Perses avaient enlevée en 614. Basée en grande partie sur le témoignage oculaire du haut dignitaire byzantin et poète de cour Georges de Pisidie¹, l'historiographie byzantine concernant Héraclius porte un regard ambigu sur cet empereur en raison de son union incestueuse avec sa nièce ainsi que de l'hérésie monothélite dans laquelle il versa vers la fin de sa vie. La tradition occidentale, de son côté, s'inspire des sources byzantines pour élaborer l'image d'un Héraclius précurseur des croisés : c'est notamment le combat singulier d'Héraclius avec le fils du roi

¹ Poète officiel et courtisan au service de l'empereur Héraclius et du patriarche Serge I^{er}, Georges de Pisidie est une source très importante pour reconstituer l'histoire de son temps. Si ses œuvres sont jugées de nos jours rhétoriques et froides, il connut son heure de gloire à l'époque byzantine. Aussi Michel Psellos au XI^e siècle a-t-il écrit une *Comparaison de Georges de Pisidie et d'Euripide*. Voir l'introduction aux œuvres de Georges de Pisidie par Agostino Pertusi (*Poemi I, Panegirici epici*, Ettal, 1959, p. 11).

perse Chosroès² – précédé du refus de celui-ci d'abjurer le christianisme – et la campagne militaire victorieuse menée sous la bannière de l'image acheiropoïète du Christ qui ont fondé cette réputation. Le récit de l'historien byzantin Nicéphore, portant sur la destruction d'un temple en Perse où le roi des rois siège en guise de dieu, devient en Occident un *exemplum* de l'orgueil et de la démesure sanctionnés par la chute inévitable de Chosroès. Ce récit préfigure en même temps l'humiliation d'Héraclius lui-même. En effet, celui-ci, voulant entrer dans Jérusalem vêtu d'or et de soie et monté sur un cheval, voit les murs de la ville se refermer miraculeusement devant lui. Il ne pourra pénétrer dans la ville sainte que déchaussé et pauvrement vêtu. Quant au duel judiciaire de l'empereur byzantin avec le général perse Razatès, il met en valeur la vaillance d'Héraclius et donne l'occasion à certains auteurs de faire une comparaison avec le combat de David et de Goliath, tandis que l'entrée triomphale dans Jérusalem avec la restitution de la Sainte Croix rappelle l'entrée solennelle dans Jérusalem du roi David avec l'Arche de l'alliance. Cette guerre contre les Perses est donc mise en rapport avec d'autres événements historiques prestigieux, et ces légendes arrivent par fragments jusqu'en Occident grâce à la traduction par Anastase le Bibliothécaire des notices de Georges Syncelle au IX^e siècle, et d'autre part grâce à la Chronique dite de Frédégaire du VIII^e siècle³.

La figure d'Héraclius fournira par la suite une riche matière au genre romanesque. Rédigé par Gautier d'Arras entre 1176 et 1185 à l'intention du croisé Henri de Champagne, le roman *Eracle* est composé de trois parties assez disparates : 1) l'enfance qui se déroule à Rome et l'ascension du jeune esclave qui devient conseiller de l'empereur, 2) les amours de l'impératrice avec le chevalier Paridès et 3) la guerre sainte menée par Eracle contre les Perses pour la restitution de la Sainte Croix. On a proposé des rapprochements entre la

² Cette vieille procédure du droit coutumier est revenue récemment sur le devant de la scène, avec le défi lancé par le président de la République Populaire de Lougansk au président ukrainien : au lieu de répandre le sang du peuple, que les deux présidents décident selon l'ancienne coutume slave, à l'instar de leurs ancêtres cosaques (по примеру древних славянских вождей и славных казацких атаманов), par un combat singulier (сойдемся в поединке) l'issue de la guerre civile qui oppose les séparatistes dans l'Est de l'Ukraine aux forces du gouvernement central ukrainien. Voir la lettre ouverte d'Igor Plotnitski adressée à Petro Porochenko sur http://www.ng.ru/cis/2014-11-20/6_ukraina.html (consulté le 2 mars 2015).

³ Andrea Sommerlechner, « Kaiser Herakleios und die Rückkehr des Heiligen Kreuzes nach Jerusalem; Überlegungen zu Stoff- und Motivgeschichte », *Römische Historische Mitteilungen*, 45, Band/2003, p. 319-360, et tout particulièrement p. 324.

quête de la Sainte Croix et la quête du Graal, Héraclius étant une figure proche de celle de Perceval et revêtu de toutes les vertus chevaleresques, tandis que son adversaire, le roi perse Chosroès est une incarnation de l'orgueil et de la folie⁴. Nous nous proposons, dans ce qui suit, de faire une comparaison entre les poèmes sur Héraclius de Georges de Pisidie (*l'Expeditio persica et l'Heracleias*⁵) et l'*Eracle*⁶ de Gautier d'Arras, en nous penchant sur le thème de la polémique religieuse entre chrétiens et zoroastriens pendant la guerre byzantino-perse.

Corpus et sources

On sait que Georges de Pisidie a personnellement participé à la campagne militaire d'Héraclius en Perse, donc il n'y a rien d'étonnant à ce que ses poèmes respirent une atmosphère de guerre religieuse⁷. Quant à l'œuvre de Gautier d'Arras, la recherche actuelle y voit « un roman épique qui baigne dans une atmosphère de croisade et qui se réfère implicitement à la tradition de la chanson de geste [...]. Le roman d'*Eracle* serait le résultat d'une évolution graduelle qui aurait mené d'une conception virtuellement épique à une conception purement romanesque, où le sujet n'est plus une affaire, mais un héros. »⁸ Un chroniqueur du XI^e siècle, contemporain de Gautier, note avec un certain scepticisme que les épisodes les plus spectaculaires de l'histoire d'Héraclius sont tous 'apocryphes'. Il s'agit de la *Chronica temporum* de Richard de Cluny qui, après avoir reproduit les récits latins d'Anastase, opère une critique de ses sources en questionnant l'authenticité de tous les éléments légendaires du récit, à savoir du duel d'Héraclius avec le fils de Chosroès, de la mise à mort de Chosroès dans son propre palais, de la reprise de la Sainte Croix dans le palais même de Chosroès et finalement de l'épisode des murs qui se referment miraculeusement devant Héraclius voulant entrer dans Jérusalem⁹.

⁴ *Ibid.*, p. 339-340.

⁵ Nous citerons ces ouvrages d'après l'édition d'Agostino Pertusi, *Poemi I, Panegirici epici*, op. cit.

⁶ Nous citerons l'édition de l'*Eracle* de Gautier d'Arras par Guy Raynaud de Lage, Paris, Champion, 1976.

⁷ Voir A. Pertusi, *Poemi I, Panegirici epici*, op. cit., p. 36.

⁸ Friedrich Wolfzettel, « La recherche de l'universel. Pour une nouvelle lecture des romans de Gautier d'Arras », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, XXXIII, 1990, p. 115-116.

⁹ A. Sommerlechner, « Kaiser Herakleios... », art. cit., p. 336-337 : « Illud autem, quod plurimi lectitant, scilicet quod Heraclius cum filio suo Chosdrois super pontem pugnauerit et quod ipsum Chosdroem in palacio suo, quod ad similitudinem throni fabricatum fuerat, occiderit,

Quant aux sources de Gautier d'Arras, on peut observer une fluctuation intéressante dans la position des chercheurs depuis 150 ans. Gaston Paris, au XIX^e siècle, prônait la théorie de « plusieurs romans, qui n'existent plus en grec, mais que différents indices nous permettent de reconnaître comme byzantins, [et qui] furent mis en français sans passer par le latin, et sans doute grâce à une transmission seulement orale. Tels [est] *Eracle* [...] ». La seconde partie de ce roman [...] est empruntée à un ancien conte oriental ; la première remonte à un roman grec dont on possède une forme populaire moderne dans le poème de *Ptocholeon*. »¹⁰ Edmond Faral, lui, prouve en 1920 l'origine latine de la troisième partie du roman en citant les passages correspondants d'un passionnaire latin qui est repris dans une homélie de Raban Maur. Quant aux ajouts de Gautier, il s'agirait selon Faral « de lieux communs de l'épopée. Le prêche d'Eracle au fils de Cosdroès, puis à Cosdroès lui-même procède des idées et du style habituels de la dogmatique chrétienne. »¹¹ Et le même chercheur de conclure : « Ce n'est pas à des sources orientales que Gautier a puisé. »¹² Plus récemment, depuis les recherches d'Anthime Fourier et, à sa suite, de Paul Zumthor, la possibilité de sources orales de provenance orientale est de nouveau envisagée : « nous savons que l'auteur doit avoir largement puisé à des sources orientales (byzantines et arabes) de provenance orale. Ceci est valable, par exemple, pour le conte des trois dons, l'histoire d'Athénaïs enfermée dans une tour, mais aussi pour la légende de saint Judas-Cyriaque. »¹³ Si nous interrogeons le texte même de Gautier, nous y trouvons des indications dans les deux sens, latin et oriental. Pour les sources écrites en latin, citons les vers 5119-5121 :

Signor, nos lisons en latin
qu'Elaine mere Coustentin
trouva icele vraie Crois
u nostre sire fu en crois.

et cruce[m] exinde asportaverit et quod muri Iehrusalem contra eum se coniunxerint, apocryphum iudicant ».

¹⁰ Cité dans Edmond Faral, « D'un "passionnaire" latin à un roman français. Quelques sources immédiates du roman d'*Eracle* », *Romania*, 46, 1920, p. 512-536, p. 514. « utrisque principibus placuit ut ipsi singuli in medio pontis flumine dimicaturi confligerent et cui sors victoriam contulisset ipse sine damno utriusque exercitus imperium usurparet ». E. Faral note que « la tentative d'Eracle pour gagner Cosdroès à la religion chrétienne ne figure pas dans le passionnaire latin ».

¹¹ E. Faral, « D'un "passionnaire" latin à un roman français... », art. cit., p. 529.

¹² *Ibid.*, p. 536.

¹³ F. Wolfzettel, « La recherche de l'universel... », art. cit., p. 116.

Tandis que pour des sources orales, les vers 1281-1286 :

Crie i fu illuec le foire,
encor l'ont maint home en memoire.
Un ceval i ot l'emperere
qui bien valt por vendre a son frere
deus cens mars d'argent plainnement,
ce m'a on dit certainement.

Étant donné que la référence à une source orale se situe dans la première partie du roman (attribuée à des sources orientales) et que la référence à un écrit latin dans la troisième partie (directement inspirée par le passionnaire latin découvert par Faral), le texte de Gautier confirme les deux hypothèses à la fois.

Polémique religieuse chez Georges de Pisidie et chez Gautier d'Arras

Le récit de l'expédition d'Héraclius¹⁴ contre les Perses, qui ont occupé Jérusalem et ont enlevé la vraie Croix, commence chez Georges de Pisidie par la présentation de l'erreur païenne. Les barbares sont impies et leur erreur consiste à vénérer la créature au-dessus du créateur (*Exp.* I, v. 17-20, p. 85) :

πρὸς τοὺς ἀγῶνας τῶν ἀθέσμων βαρβάρων
ἑαυτὸν ἀντέταξεν, οἷς τὰ κτίσματα
ὑπὲρ σὲ τὸν κτίσαντα προσκυνεῖν νόμος.

Chez Gautier la même idée est développée et poussée plus loin : les païens adorent la créature et non pas le Créateur (*Eracle*, v. 5934-5936) :

malgré en aient cist caitif
qui de lor creator n'ont cure,
ains aurent se creature.

L'absurdité de la croyance perse est accentuée chez Georges de Pisidie par un jeu de mots avec un parallélisme grammatical : l'idée est que pour les Perses il est juste de s'en tenir au faux et il est faux de s'approcher des choses justes (*Exp.* I v. 21-22, *ibid.*) :

¹⁴ Pour le déroulement de l'expédition, voir l'article de Holger A. Klein (« Niketas und das wahre Kreuz, kritische Anmerkungen zur Überlieferung des *Chronicon Paschale* ad annum 614 », *Byzantinische Zeitschrift* 94/2, 2001, p. 580-587), qui rejette certaines interprétations plus anciennes de Frolov. Voir aussi la chronologie dans *Le monde byzantin I, L'Empire romain d'Orient* (330-641), sous la dir. de Cécile Morrisson, Paris, 2004, p. 41-45.

οἷς γνήσιον μὲν ἀντέχεσθαι τῶν νόθων,
νόθον δὲ πάντῃ προσβαλεῖν τοῖς γνησίοις.

Georges de Pisidie insiste longuement sur la superstition absurde (πλάνου σεβάσματος) des Perses auxquels il attribue le culte d'un cheval. Celui-ci est cependant fouetté lorsque ses adorateurs en sont mécontents (*Exp.* I, v. 23-26, *ibid.*) :

παρ' οἷς θεός τις ἀφρόνως νομίζεται
ἔνοπλος ἵππος προσκυνούμενος μάτην,
ὃς εἰς ἔλεγχον τοῦ πλάνου σεβάσματος
νῦν προσκυνεῖται καὶ ἀλὶν μαστίζεται.

Cette idée d'une adoration mêlée d'exécration (qualifiée d'« abaissement lamentable du cœur humain ») permet au poète de faire un long développement hautement rhétorique avec de multiples dérivations (*Exp.* I, v. 27-29, *ibid.*) :

ὦ καρδίας σύμπτωσις ἡθλιωμένη
πῶς τῷ παρ' αὐτῶν δυσσεβῶς τιμωμένῳ
τιμὴν ὁμοῦ νέμουσι καὶ τιμωρίαν

Voyant ses troupes en proie à la panique à l'issue de la bataille décisive livrée contre Héraclius, Chosroès « punira » ainsi ses dieux¹⁵ en versant de l'eau sur le feu sacré. Le jeu de mots est basé ici sur la dérivation entre ἡτίμωσε et τιμωμένους (*Exp.* III, 231-233, p. 126) :

πρώτον μὲν αὐτοῦ δυσσεβεῖ τοὺς προστάτας
καὶ θᾶττον ἡτίμωσε τοὺς τιμωμένους
ὑδωρ κενώσας καὶ τὸ πῦρ κατασβέσας.

Chez Gautier, Chosroès menace même son père d'abjurer et de passer à la religion de Mahomet (*Eracle*, v. 5779-5781) :

Ahi ! peres qui m'engendras,
u tu del tout me maintenras,
u je querrai en Mahomet
qui as caitis consel tramet !

¹⁵ Les « patrons » de Chosroès sont en effet les charbons ardents (*Heraclius* II, v. 200-201, p. 260) :
ἐκεῖ γὰρ εἶχε Χοσρόης καὶ τοὺς μάγους/ καὶ τοὺς ἑαυτοῦ προστάτας τοὺς ἀνθρακας.

Dans un autre passage, Chosroès est appelé « adorateur du feu » dont la fortune sera abaissée par Héraclius (*Heraclius* I, v. 180-181, p. 248) :

καὶ τὴν πρὸς ἄκρον ὕψος ἡρμένην τύχην
τοῦ πυρσολάτρου Χοσρόου κατασπάσαι.

Le faux culte des Perses est présenté dans un style plus fruste par Gautier (*Eracle*, v. 5222-5231) :

et le Crois el sepulchre prist,
et si le fist porter en Perse
a cele fole gent averse.
Un chiel ot fait faire li fols
a cieres pieres et a clos ;
molt ricement le fait ouvrer.
Illuec se faisoit aourer
a le caitive fole gent,
qui croit et mescroit por noient
com li popelican caitif.

L'adjectif « fou » y est répété trois fois pour caractériser les Perses qui sont aussi des « popelicans » (des hérétiques pauliciens). Mais les Perses le rendent bien aux Byzantins : Chosroès appelle « fou » l'empereur Héraclius en exhortant son fils à aller attaquer l'Empire (*Eracle*, v. 5302-5305) :

Amis, fait il, trop se reviele
cil fols qui tient Costantinoble.
Molt s'en fait orgilleus et noble ;
il croit en autre diu qu'en moi.

La religion des Perses n'est pas l'objet d'une adhésion spontanée des gens, seule la contrainte peut la faire prévaloir. La croyance en la divinité du roi est obligatoire sous peine de mort (*Eracle*, v. 5313-5315) :

Tout cil qui en moi ne querront,
si tost com il ton cors verront,
mes fai decoler a exploit.

Chez Gautier on retrouve la même idée (*Eracle*, v. 5346-5348) :

or volt envoier par deça
son fil destruire et faire anui
tous ceus qui ne querront en lui.

Les Perses sont aussi poussés par un certain prosélytisme religieux (*Eracle*, v. 5320-5322) :

qu'aler en velt en Ocident
les crestiens tous encalcier
et le loi son pere essaucier.

Sur un plan plus philosophique, Georges de Pisidie résume l'essence de la croyance des Perses : il s'agit d'un dualisme qui vénère la dissolution de principes contraires, du feu et de l'eau considérés comme des dieux qui se détruisent réciproquement (*Exp.* I, 32-35, *ibid.*) :

ὕδωρ δὲ καὶ πῦρ, τὰς ἐναντίας φύσεις,
θεοὺς παρεισάγουσιν ἀλληλοφθόρους,
λύσιν σέβοντες πραγμάτων ἐναντίων.

Cette superstition des Perses est présentée comme ancestrale, puisque déjà Xerxès, voulant « mélanger les natures opposées » dans un accès de colère, aurait voulu pétrifier la mer et submerger la terre avec la mer (*Exp.* II, v. 303-305, p. 112) :

Ξέρξην μὲν οὖν λέγουσι λυσώδει τρόπῳ
μῖξαι θέλοντα τὰς διεστώσας φύσεις
ὕδωρ πετρώσαι καὶ θαλαττώσαι χθόνα¹⁶.

Au début de l'*encomion* triomphal consacré à la victoire d'Héraclius sur les Perses, Georges de Pisidie revient encore sur la croyance de l'ennemi, appelé cette fois-ci « adorateur des astres », en se moquant des vaines prophéties astrologiques qui n'ont même pas prévu la chute de Chosroès. L'image chrétienne du « chœur des astres »¹⁷ est opposée ici à l'« astrodoulie » païenne, tandis

¹⁶ Là encore, les substances et les actions contraires sont placées en chiasme suivant les règles d'une rhétorique soignée.

¹⁷ Origène emploie une fois cette expression dans son commentaire des Évangiles.

que l'on insiste sur la chute du roi perse grâce à la dérivation entre πεπτωκότα et πτώσιν renforcée par l'homéotéleute des deux participes parfaits actifs en -κότα (*Heraclius* I, 1-5, p. 240) :

Ἀγαλλιάσθω πᾶς χορὸς τῶν ἀστέρων
τὸν ἀστρόδουλον δεικνύων πεπτωκότα
καὶ τὴν ἑαυτοῦ πτώσιν ἡγνοηκότα.

Le ton reste moqueur quand il s'agit de ridiculiser, par des questions rhétoriques, la science vaine des mages qui ont été incapables d'« horoscooper » la chute de leur roi (*Heraclius* I, 60-62, p. 243) :

ποῦ νῦν ὁ λῆρος τῶν αἰσφαλῶν μάγων;
ποῦ τῶν ἐν ἄστροις ὀργίων τὰ σκέμματα;
ποῖος πεσόντα Χοσρόην ὠροσκόπει;

Les deux cultes, zoroastrien et chrétien, sont opposés dans une construction en chiasme où le feu du début de la première phrase (vers 252) est opposé au bois de la Croix du Christ de la fin du vers 253. L'élévation (« l'exaltation ») de la Croix rend vain le culte du feu (*Exp.* II, v. 252-255, p. 109) :

τὸ πῦρ ἐκεῖνος εἶχε προσκυνούμενον,
ὑψούμενον δὲ σύ, κράτιστε, τὸ ξύλον.
τούτου δὲ δῆλον ὡς πρὸς ὕψος ἡρμένου
τὸ Περσικὸν πῦρ εἰς μάτην ἀνήπτετο.

La même pensée est exprimée plus concrètement – mais en jouant sur le paradoxe du feu éteint « de manière mystique » par le bois allumé – dans un passage du poème sur le rétablissement de la Vraie Croix (*In restitutionem Sanctae Crucis*, v. 13-14, p. 225) :

ἔγνωσαν, οἶμαι, πῶς τὸ πῦρ ἀντιστρόφως
ξύλοις τεφροῦται μυστικῶς ἀνημμένοις.

Gautier, lui, s'abstient de faire des démonstrations théologiques directes, se contentant d'appeler « folle croyance » le culte des Perses : *païen ont fole*

L'énumération commence par le soleil et la lune, elle se poursuit par le « chœur des astres » pour passer finalement aux anges (*Commentarium in evangelium Matthaei* [lib. 12-17], éd. Erich Klostermann, Leipzig, 1935, 13.20) : ἡλιος καὶ σελήνη καὶ ὁ χορὸς τῶν ἀστέρων καὶ οἱ ἐν ὅλῳ τῷ κόσμῳ τούτῳ ἄγγελοι.

creance (v. 5616). Mais son texte se signale par de nombreuses tentatives de polémique religieuse sous forme de dialogues où Héraclius tente de convertir son adversaire zoroastrien et vice versa¹⁸. Ces essais de conversion (*Eracle*, v. 5648 : *Car croi en Diu si feras bien !*) sont violemment repoussés par l'adversaire qui redouble ses coups (*Eracle*, v. 5747-5752) :

'Paiens, car devien, por Diu, crestiens
si croi en Diu, le fil Marie ;
si en sera t'ame garie.
Vers Diu te pués bien adrechier !'
Et li paiens a courecier.

Héraclius fait aussi l'offre d'admettre le souverain perse dans le système vassalique en échange de sa conversion et de celle de ses gens, à l'instar de Charlemagne qui, dans la *Chanson de Roland*, propose au roi Marsile d'en faire son homme lige (*Eracle*, v. 5949-5953) :

Croi en celui qui fu pendus
et mains et piés ot estendus
en cele crois, deseur ton cief ;
reçoif de moi te terre en fief
si fai te gent crestiener.

Héraclius est conscient du risque que représenterait sa défaite : un grand nombre de chrétiens pourraient abjurer leur foi (*Eracle*, v. 5729-5735) :

Biaus Dius, fait il, par te merci,
giete moi a honor de ci :
que cis malfés ne me puist nuire,
qui velt de tout te loi destruire.
S'ocire me puet cis paiens,
li remanans des crestiens
mesquerra molt durement.

¹⁸ L'historiographe Théophane le Confesseur (*Chronographia*, ed. Carl de Boor, Leipzig, 1883, p. 301) rapporte un épisode de la guerre contre les Perses où, pour faire la paix, Chosroès exige des Byzantins l'abjuration du Christ crucifié et l'adoration du soleil : « Τοῦτῳ τῷ ἔτει πάλιν Ἡράκλειος ἀπέστειλε πρέσβεις ἐν Περσίδι πρὸς Χοσρόην αἰτούμενος εἰρήνην. ὁ δὲ Χοσρόης καὶ πάλιν αὐτοὺς ἀπεπέμψατο εἰρηκῶς· « οὐ φείσομαι ὑμῶν ἕως ἂν ἀρνήσησθε τὸν ἐσταυρωμένον, ὃν λέγετε θεὸν εἶναι, καὶ προσκυνήσητε τῷ ἡλίῳ. »

Chez Georges de Pisidie, les mages zoroastriens étaient insolents et se seraient moqués de la Vraie Croix si Héraclius ne l'avait pas récupérée (*In restitutio-nem Sanctae Crucis*, v. 10-11, p. 225) :

εἰ μὴ γὰρ αὐτὸς ἀντανείλε τὰ ξύλα,
γέλων ἂν εἶχον οἱ θρασύστομοι μάγοι.

Chez Gautier, les choses sont apparemment plus simples : le loup veut tout dé-vorer, il faut s'armer contre les Perses, v. 5368 : « *li leus velt tout devourer !* ».

Mais il y a des passages chez Georges de Pisidie où la limite entre les deux religions est quelque peu floue¹⁹. Ainsi, le chant III de l'*Expeditio persica* com-mence par un morceau rhétorique sur l'erreur perse. Georges de Pisidie sup-pose que la Lune, bien que vénérée par les Perses, souhaite plutôt subir une éclipse que d'être l'objet de cette adoration impie. Elle suit donc une sorte de morale chrétienne (*Exp.* III, v. 1-6, p. 115) :

Ἔκλειψιν ἔσχεν ἡ θεὸς τῆς Περσίδος,
ἔκλειψιν ἔσχε καὶ λόγῳ καὶ πράγματι.
οἶμαι δέ, χαίρει Περσικῆς βλάβης χάριν
φθίνουσα καὶ λήγουσα καὶ μειουμένη.
ἀεὶ γὰρ αὐτοῖς μᾶλλον ἐκλείπειν θέλει
ἢ ἥτερ προλάμπειν δυσσεβῶς τιμωμένη.

La mort du tyran Phokas (que Gautier considère comme un crime commis par les Perses contre un empereur très chrétien – *Eracle*, v. 5261 : *L'empereor qui lors tenoit / Constantinoble et Diu creoit / fist il ocire en traïson, / Foucars ot l'emperere non*) est mise en parallèle, chez Georges de Pisidie, avec l'extinction du feu des mages zoroastriens : les Romains méchants sont métaphoriquement rangés du côté de l'ennemi religieux (*Heraclius II*, v. 5-6, p. 251) :

¹⁹ On a beaucoup écrit sur l'attitude ambiguë de Chosroès II face au christianisme, par exemple Barbier de Meynard, dans la postface au volume VII du *Livre des Rois* (Abou'l Kasim Firdousi, *Le Livre des Rois*, texte et traduction par Jules Mohl, 7 vols, Paris, 1836-1878), p. X-XII, et plus récemment Engelbert Winter et Beate Dignas, *Rom und das Perserreich, zwei Weltmächte zwischen Konfrontation und Koexistenz*, Berlin, 2001, p. 43 et 258-259. Notons ici que selon Théophane, le roi perse, voyant l'avancée irrésistible des Romains vers son territoire, aurait dépouillé les églises de leurs trésors et forcé les chrétiens de son empire à embrasser la doctrine nestorienne (ἠνάγκαζε τοὺς Χριστιανοὺς γενέσθαι εἰς τὴν τοῦ Νεστορίου θρησκείαν) pour faire de la peine à l'empereur romain (πρὸς τὸ πληῖσαι τὸν βασιλέα) (*Chronographia*, éd. cit., p. 314).

ἤδη μὲν οὖν ἔσβεστο τῆς τυραννίδος
τὸ πῦρ ὁ Φωκάς.

De façon encore plus curieuse, le poète oppose à la Lune, cultivée par les Perses, le Soleil-roi qui l'inspire et réchauffe ses paroles (*Exp.* III, v. 7-8, *ibid.*) :

ἡμᾶς δὲ λαμπὰς ἡλίου τοῦ δεσπότης
θάλπουσα καὶ νῦν ἐξανάπτει τοὺς λόγους.

Poussant plus loin cette image à la limite du paganisme, il affirme que c'est Phébus le pieux (εὐσεβής) qui le guide et purifie ses paroles, Phébus (autrement dit le Soleil²⁰) qui rejette avec horreur les oracles de son propre *alter ego*, Apollon Loxias (*Exp.* III, v. 9-12, p. 116) :

καὶ Φοῖβος ἡμῖν εὐσεβῆς προέρχεται
πάντας καθαίρων ἐκ καθαρσίου λόγου.
τοῦ Λοξίου δὲ τοὺς ὄρους βδελύττεται
τὰ στρεβλὰ φεύγων τῆς πλάνης αἰνίγματα.

Toutefois, si Héraclius réussit à raffermir son pouvoir, c'est grâce à Dieu qu'il place à la tête de ses troupes (*Exp.* II, v. 118-119, *ibid.*) :

οὕτω στρατηγὸν πανταχοῦ καὶ δεσπότην
Θεὸν προτάττων ἀσφαλίζει τὸ κράτος.

Dans l'*Eracle* de Gautier, Héraclius exhorte ses troupes en mettant en avant leur supériorité morale due au christianisme qui pourra compenser leur infériorité numérique (*Eracle*, v. 5449-5456) :

Signor, voiés de ces cuivers
con li païs en est couvers :

²⁰ A. Pertusi note dans son commentaire (*Poemi I, Panegirici epici, op. cit.*, p. 157) que ce Phébus-Soleil n'est autre qu'Héraclius lui-même, d'autant plus que l'image d'Héraclius éclipsant la Lune des Perses figure aux vers 249-251 du chant II du même poème. Citons aussi le commentaire de l'éditeur du XVIII^e siècle, Querci (*PG* 92, col. 1236) : « Caeterum ludit, ut assolet, poeta, et nimio antitheseon studio saepe profana nomina ad res sacras transfert. Sic nunc Apollini Pythio vel Delphico Phoebum εὐσεβῆ religionum opponit, videlicet Heraclium, de quo ita loquitur ut nihil majus Deo posset convenire. » Le jeu poétique des antithèses serait donc à la limite du sacrilège, d'autant plus qu'elle s'accompagne d'une divinisation à outrance d'Héraclius.

dis tans sont plus que nos ne somes,
ne mais que millors gens avomes,
et foi et baptesme et creance,
et je le sai bien sans faillance,
nostre ert l'onors, ce verrés vos,
et si sont dis tans plus que nous.

Le poème de Georges de Pisidie se termine par une exhortation finale sous forme de prière adressée à Dieu par le poète. Comme Nicéphore Phokas sera appelé au ^xe siècle la « *pallida Saracenorum mors* » selon le témoignage de Liutprand dans son *Antapodosis*²¹, Héraclius est « la terreur des ennemis », tous les « allophyles » courberont le cou en tremblant devant lui (*Exp.* III, v. 404-406, p. 133) :

σὺ δεῖξον αὐτὸν τοῖς ἐναντίοις φόβον,
καὶ πᾶς τις ἀλλόφυλος εἰς αἶμα τρέχων
τούτῳ προκάμψει σὺν τρόμῳ τὸν αὐχένα.

Georges de Pisidie est conscient du caractère extraordinaire des événements qu'il vit. Les entreprises d'Héraclius, secondées par Dieu, ressemblent à des miracles (*Bellum avaricum*, v. 15, p. 176) :

τὰ τῶν καθ' ἡμᾶς θαυμάτων κινήματα.

En effet, les Romains sont assurés du secours de la Vierge Marie, protectrice de sa ville, Constantinople. Elle combat au premier rang, repoussant les épées de son bouclier, tirant des flèches, faisant couler les navires ennemis et assurant à ceux-ci une nouvelle demeure dans les profondeurs (*Bellum avaricum*, v. 451-457, p. 196-197) :

μόνην γὰρ οἶμαι τὴν Τεκοῦσαν ἀσπόρως
τὰ τόξα τεῖναι καὶ βαλεῖν τὴν ἀσπίδα,
[...]
ξένον γὰρ οὐδὲν εἰ προπολεμεῖ Παρθένος.

Héraclius est supérieur non seulement à Hercule vainqueur de l'hydre de Lerne, mais aussi à Jason qui avait endormi le dragon Argus grâce aux

²¹ Franz Loretto, *Nikephoros Phokas – der bleiche Tod der Sarazenen – und Johannes Tzimiskes: die Zeit von 959 bis 976 in der Darstellung des Leon Diakonous*, Graz-Vienne-Cologne, 1961, p. I.

pratiques magiciennes de Médée. En effet, Héraclius récupère la Sainte Croix et, par ce bois même, il transperce le dragon Chosroès. Le jeu rhétorique – pleinement exploité par les dérivations de ἀρπάζω – permet à Georges de Pisidie d'user de la métaphore quelque peu sacrilège qui associe la Toison d'or (χρυσοῦν δέρας) au bois (τὰ ξύλα) de la Croix. Il est également significatif qu'Héraclius soit appelé dans ce contexte du nom de « ἥρως devant Dieu » (*In restitutionem Sanctae Crucis*, v. 19-24, p. 226) :

πῶς ἀντανεῖλες ἀρπαγέντα τὰ ξύλα
τὸν ἀρπάσαντα ταῦτα κοιμήσας ὄφιν;
ἥρωος ἐδείχθης τῷ Θεῷ χρυσοῦν δέρας
ἐκ τοῦ δράκοντος τοῦ σφαγέντος ἀρπάσας.
οὐ φαρμάκοις γὰρ Μηδικοῖς τὸ θηρίον
ἀνεῖλες αὐτός, ἀλλὰ πῆξας τῷ ξύλῳ.

De façon encore plus surprenante, si l'on considère qu'il s'agit d'un poème encomiastique, nous trouvons aussi un passage où Héraclius lui-même est blâmé pour ses erreurs passées. Que les sueurs versées par l'empereur lui servent de purification de ses péchés²² (*Exp.* III, v. 407-408, p. 133) :

ποίησον αὐτῷ τῶν φθασάντων παισμάτων
ἰδρώτας, οὓς ἔσταξεν, εἰς καθάρσιον.

En effet, l'objectif final du combat n'est pas l'extermination collective des Perses mais l'élimination du seul Chosroès dont la mort sera une délivrance pour tous²³ (*Heraclius* I, v. 50-52, p. 242) :

²² Chez Georges le Moine, Héraclius est terriblement puni (δεινῶς ἐτιμωρεῖτο) pour l'hérésie monothélite mais aussi pour son union incestueuse avec sa seconde femme Martine. Le châtement (consistant en une dysurie assortie sans doute d'un ithyphallisme pénible) est décrite de manière nettement naturaliste (*Chronicon*, ed. C. de Boor, Leipzig, 1904, corr. P. Wirth, Stuttgart 1978, p. 673).

²³ Dans Théophane nous avons même une scène intéressante où les prisonniers perses, bien traités par Héraclius « au cœur compatissant », conjurent celui-ci en larmes de devenir le sauveur de la Perse après avoir tué Chosroès, le destructeur du monde (*Chronographia*, éd. cit., p. 308) : ἐν Ἀλβανίᾳ πεντήκοντα χιλιάδας δεσμίους ἔχων, τούτους τῇ εὐσυμπαθείᾳ αὐτοῦ καρδίᾳ ἐλεήσας τῶν δεσμῶν ἔλυσεν, καὶ ἐπιμελείας καὶ ἀναπαύσεως μετεδίδουσαν ὥστε πάντες μετὰ δακρύων τούτῳ ἠῤῥοντο ῥύσθην γενέσθαι καὶ τῆς Περσίδος, τὸν κοσμόλεθρον ἀνελόντι Χοσρόην.

καὶ πᾶς ὁ κόσμος τῶν ἄνω καὶ τῶν κάτω
κροτεῖ σὺν ἡμῖν τοῦ Θεοῦ τὰ σκέμματα
ἐνὸς πεσόντος καὶ σεσωσμένων ὅλων.

Une fois de plus, le poète oppose, par un chiasme à la fois lexical et grammatical²⁴, Chosroès au reste de l'humanité (ἐνὸς face à ὅλων), de même que la chute est opposée au sauvetage (πεσόντος à σεσωσμένων). Notons que chez Gautier la conversion massive des Perses (*Eracle*, v. 5835) est un élément essentiel, et même un des fils de Chosroès deviendra chrétien, un peu comme dans la *Chanson de Roland* la reine Bramimonde. Les nouveaux chrétiens vont même poursuivre leurs anciens coreligionnaires et parents païens (*Eracle*, v. 5841), ce qui suggère à Friedrich Wolfzettel l'idée que l'*Eracle* de Gautier s'inscrit en faux contre le système féodal des lignages familiaux pour privilégier des rapports d'un autre type, basés sur le talent et le mérite personnel²⁵.

Conclusion

Les dialogues et les invectives que s'adressent les personnages dans l'*Eracle* rendent le texte de Gautier plus vivant, même si le trouvère français du ^{xii}e siècle ne saurait rivaliser avec la rhétorique raffinée du poète byzantin du ^{vii}e siècle. Le genre encomiastique et son instrument linguistique prestigieux empêchent Georges de Pisidie d'introduire des éléments populaires et oraux, d'où une certaine froideur de son texte, et cela malgré les nombreux passages ironiques qui visent à ridiculiser les ennemis perses. Il est curieux de voir qu'un poète qui est témoin oculaire d'événements historiques aussi grandioses réussisse tout au plus à nous étonner par sa maîtrise du grec ancien (au point, comme on l'a vu plus haut, qu'au ^{xii}e siècle, Michel Psellos le comparera à Euripide en raison du trimètre iambique qu'il affectionne), alors qu'un poète français qui travaille à partir de sources disparates et qui n'a même pas la maîtrise poétique de son contemporain, Chrétien de Troyes, nous touche davantage par la naïveté de son style « réaliste ». Mais ne nous leurrons pas : ce jugement de valeur subjectif n'est sans doute qu'un indice du penchant plébéen de notre culture démocratique du ^{xxi}e siècle. Même si dans *Eracle* la polémique religieuse est engagée à plusieurs reprises par l'empereur byzantin, elle n'aboutit pas à un véritable échange d'idées et d'arguments

²⁴ Les termes en position symétrique étant d'un côté deux adjectifs numéraux et d'un autre côté deux participes.

²⁵ F. Wolfzettel, « La recherche de l'universel... », art. cit., p. 120-121.

théologiques : le roman réaliste est beaucoup plus friand de scènes de bataille que de raffinements théologiques en tout genre. Le fils de Chosroès résume bien cet état d'esprit (*Eracle*, v. 5693-5696) :

Il n'est pas liux de sermoner,
mais de combatre et cols donner
et d'assaiier par grant vertu
li queus croit mius, u jou u tu.

Au lieu des sermons, c'est la force guerrière (« la grande vertu ») qui décidera lequel des deux combattants « croit mieux ». Nous ne sommes après tout pas si loin de l'esprit des premières chansons de geste : « *Païens ont tort et chrétiens ont droit*. ». Le texte apparemment froid et impersonnel de Georges de Pisidie ne prend toute sa dimension tragique que si l'on songe au contexte historique de sa création. À peine quelques années après la victoire glorieuse d'Héraclius sur les Perses, une autre armée « païenne », bien plus redoutable, celle des nouveaux adeptes de Mahomet, déferlera sur les possessions byzantines en Terre Sainte pour balayer les restes de l'armée impériale. L'œuvre de reconquête d'Héraclius sera anéantie. Cette perspective historique donne à l'*Heraclias* et à l'*Expeditio Persica* un enjeu tragique que l'auteur français d'*Eracle* n'envisage plus au XII^e siècle, même si les possessions croisées en Terre Sainte sont de nouveau particulièrement menacées dans les années 1180, pour aboutir à la défaite de Hattin en 1187 avec la perte de Jérusalem.